

## En rire

Il me reste une dernière année à tirer, une toute petite dernière année de solitude, et enfin j'en aurai fini avec le Collège. Je ne parviens à m'intégrer à aucun groupe, je me sens moche, bête et inutile. Je remarque les évitements, j'entends les railleries, je perçois les regards moqueurs. Le collège est le royaume de la norme et des apparences. Avec ma dégainé d'Emmaüs, je suis exclue sans sommation.

Un matin, à la récré de dix heures, un grain de sable vient cependant enrailler ma petite routine d'esquives. Un mec m'interpelle quand je passe près de son groupe de potes, pour se moquer de mes chaussures. Je porte des sortes de ballerines en toile et à lacets, trop fines pour cette froide fin d'automne, élimées par les trois saisons déjà endurées. Depuis quelques jours, la semelle se décolle, ce qui me fait régulièrement trébucher. C'est à cause de cette presque chute d'ailleurs que le gars a repéré mes godasses. La situation, finalement très banale, ne m'ébranle pas outre mesure. Mais le lendemain, il remet ça. Sa petite bande m'entoure et je me sens doucement menacée. Rien de bien grave, a priori, ces trois gars et ces deux filles n'ont pas l'air trop méchants, mais je me méfie de la bêtise. La blonde au chewing-gum arbore un sourire méprisant, et on voit bien que c'est pour lui plaire que le grand dadais fait le malin. Ce genre d'encouragement mutuel m'apparaît périlleux. Mon cerveau se met en alerte, si je ne me rebelle pas, l'humiliation pourrait devenir quotidienne. Pour l'heure, je tente de fuir, mais le cercle est serré, toujours l'un d'eux me repousse au centre. Le gaillard qui mène la danse ouvre brusquement mon blouson pour voir mes vêtements en dessous. Les gamines rigolent en détaillant mon jean trop petit d'une couleur indéterminée, mes chaussettes jacquard à l'élastique distendue, mon pull en laine rouge boulochée. Dans la bousculade qu'ils provoquent, mes lunettes tombent au sol, l'autre fille, la grande brune qui semble avoir redoublé trois fois se les met sur le nez en louchant et en se cassant la gueule pour m'imiter. La sonnerie me sauve, mais chaque jour l'inspection vestimentaire recommence. J'ai tenté chez moi de vider ma maigre garde-robe pour y trouver des fripes moins risibles, mais aucun effort ne les calme. C'est trop tard, je suis dans le collimateur, je suis la cible, je suis perdue. À moins d'arriver un matin avec des fringues neuves, à ma taille, à la mode et signée d'une marque, rien ne peut m'extirper de leur distraction débile. Je dois trouver une solution, je sens que chaque jour ils cherchent de nouvelles idées, le jeu les lasse déjà, mais pas le plaisir qu'ils y puisent. Les vêtements, le physique, les lunettes, le cartable... ils ont fait le tour. Ils testent

désormais ma docilité, les limites franchissables. Ils osent de plus en plus me toucher, me bousculer, me contraindre, les humiliations vont monter d'un cran. Je flaire le danger, je reconnais ma peur, je sais mon impuissance. Mais je dois réagir.

Un matin, face à la décrépitude consternante de mes placards, je capitule. Je n'ai aucun moyen d'améliorer mon look, je n'ai aucune solution pour me conformer à la mode du collège. Inutile d'insister, l'issue n'est pas à trouver de ce côté. Le dépit s'imprègne sournoisement, doucement, de colère. Crépite en moi une envie de hurler, de boxer, de pulvériser. Une saturation inédite associée à une indifférence assumée me submerge. Ras-le-bol et rien à foutre viennent coloniser mon cerveau, sans crier gare, et cet état d'esprit nouveau se met à gronder de plus en plus fort. Une sorte de pulsion de vie aux allures de suicide s'empare de moi. Je réalise que je n'ai plus vraiment peur, j'admets que rien de plus grave ne peut arriver. J'ai du mal à démêler cette énergie qui se construit sur la base du désespoir et de la rage, mais brusquement une issue se dessine. Une idée un peu kamikaze, un peu roulette russe, un quitte ou double, ça passe ou ça casse, qui se tente justement parce que je n'ai plus grand-chose à perdre. J'aurais pu tout aussi bien me jeter sous un train.

Avec précipitation, je remplis un sac à dos. J'y entasse des fringues hirsutes, du gros scotch – genre chatterton – que je pique dans l'atelier de mon père, des marqueurs, des élastiques en couleurs. Dès mon arrivée au collège, je file dans les toilettes et je me déguise. J'enfile une longue jupe au-dessus de mon jean replié qui laisse entrevoir de hautes chaussettes dépareillées et remontées jusqu'aux genoux. Je superpose une chemise à carreaux d'homme sur mon blouson élimé. Je m'affuble de deux couettes ridicules et d'un bandana vert pomme autour du cou. Sur les chaussures toutes les deux béantes désormais, je dessine une bouche à l'une avec mon marqueur rouge, et je cloue le bec à l'autre avec trois tours de chatterton. Au feutre noir, j'ajoute des paires d'yeux à chacune et le tour est joué. Mes pauvres godasses dégueulasses sont devenues des marionnettes du Fraggles-Rock. Ainsi attifée, je respire un grand coup, je me plaque un sourire débile sur la face et je sors affronter

les rires et le ridicule, la tête haute. Sur le coup, je ne suis pas sûre de comprendre moi-même l'intention de ce travestissement humiliant. J'agis dans l'unique but d'ébranler le cours des choses. J'obéis à une pulsion instinctive de défense très primaire.

Je traverse cette cour toujours bruyante, oppressante, menaçante, et doucement quelque chose bascule dans mon esprit. Je savoure le glissement. La honte lentement me quitte en emportant son amie la peur sous le bras. Un renversement imperceptible et fugace opère. Je me sens intouchable, insensible, je suis autre, je suis loin. Je ne crains plus les rires, je ne cherche plus à les esquiver, je les provoque même. Je prends le pouvoir.

Je ne sais pas si c'est moi qui désormais vois l'univers autrement ou l'inverse, mais le mépris dans le regard de ces petits cons s'est fait la malle. J'avance sur cette nouvelle scène, dans mon rôle tout neuf, et dans leurs yeux de bovins médusés, je perçois maintenant le doute et un léger malaise. Face au saugrenu, ils ont perdu leurs repères et leurs réponses toutes faites. Je vois même certains visages surpris se teinter d'un peu d'admiration, et pourquoi pas, de respect. On ne rit plus de moi, on me trouve drôle et culottée. Je ne suis plus le bouc émissaire, je suis l'étrange, la décalée, l'originale, l'audacieuse. La bizarrerie est devenue singularité.

À partir de ce jour, la bande n'a plus trouvé de prises pour m'importuner. Comment se moquer de quelqu'un qui assume ses fringues pourries ? Comment cingler celle qui se fustige elle-même ? Comment piétiner une différence érigée en étendard ? Comment offenser quelqu'un qui ose déjà autant s'humilier ?

Ce jour-là, j'ai expérimenté le pouvoir de l'autodérision. J'ai même pu baisser le niveau du déguisement et simplement remettre mes vêtements habituels, en les assumant je les ai transformés en choix aux yeux de mes congénères. Je n'ai gardé que mes scotches aux chaussures et une frange dont j'ai accentué l'escalier. Cela suffit au personnage. Les regards sur moi ont changé, quelques sourires – mi-complices, mi-admirateurs – me sont même

adressés. En un jour, ma bizarrerie s'est mue en originalité, ma timidité en mystère, ma solitude en différence. La boucle est bouclée. On me fiche la paix, c'est tout ce qui m'importe.

Le vilain petit canard a découvert le pouvoir du burlesque.

À quatorze ans, j'ai trouvé mon clown.